



HAL
open science

La Villeta de Azuquén : une fortification du Xe-XIe siècle dans la région de Trujillo

Sophie Gilotte

► **To cite this version:**

Sophie Gilotte. La Villeta de Azuquén : une fortification du Xe-XIe siècle dans la région de Trujillo. Isabel Cristina Ferreira Fernandes. Mil Anos de Fortificações na Península Ibérica e no Magreb (500-1500): Actas do Simpósio Internacional sobre Castelos 2000, Edições Colibri, pp.825-832, 2001, 972-772-308-X. hal-00804472

HAL Id: hal-00804472

<https://hal.science/hal-00804472>

Submitted on 11 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

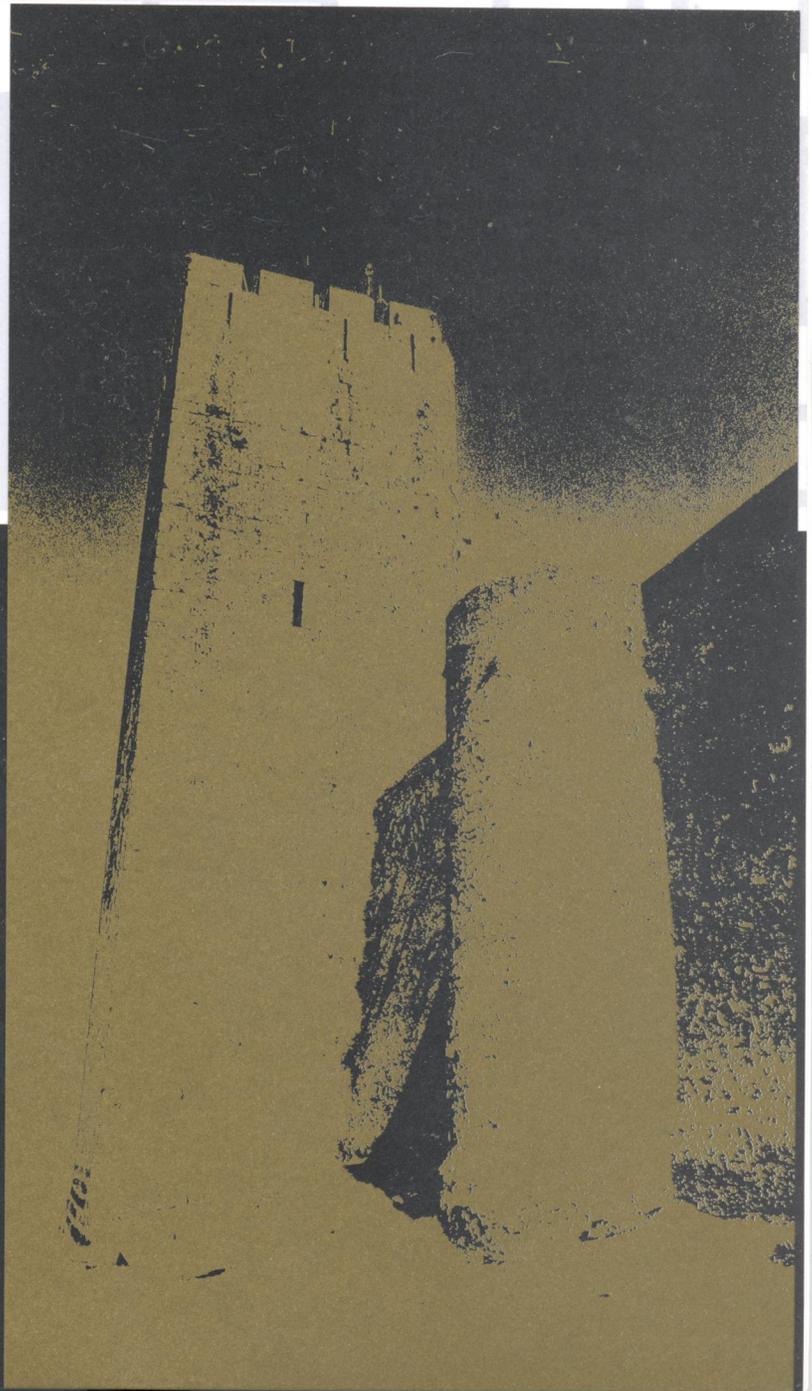
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MIL ANOS
DE FORTIFICAÇÕES
NA PENÍNSULA IBÉRICA
E NO MAGREB
(500-1500)



Edições Colibri

Câmara Municipal de Palmela



La Villeta de Azuquén: une fortification du X^e-XI^e siècle dans la région de Trujillo (province de Cáceres)

SOPHIE GILOTTE

Casa de Velázquez-EHEH, Madrid

Résumé

Cette présentation offre les tous premiers résultats d'un travail de prospection effectué sur le site de la Villeta de Azuquén (Estrémadure, province de Cáceres). Bien que monumentales et d'une importance spatiale peu commune, ces ruines n'ont jamais bénéficié de la moindre étude attentive. L'analyse architecturale de son enceinte tout comme le matériel archéologique de surface suggèrent une occupation musulmane entre les IX^e-X^e et XIII^e siècles, corroborée par les résultats d'analyses au C14 d'un échantillon de boulin prélevé dans la construction de la muraille. Caractérisé par son aspect défensif et sa localisation retirée, un tel établissement soulève nombre d'interrogations sur son identification et sa fonction.

Cette présentation offre les tous premiers résultats d'un travail de prospection effectué sur le site de la Villeta de Azuquén. Elle s'inscrit dans le cadre d'une étude générale qui a pour objet l'étude de l'occupation du sol à l'époque médiévale (VIII^e-XIII^e siècles) dans les *comarcas* de Trujillo et de Las Villuercas-Ibores, situées aux confins orientaux de la province de Cáceres. Si cette recherche se veut avant tout une approche extensive des sources archéologiques, il semblait néanmoins intéressant de s'attarder dès à présent sur le site de La Villeta de Azuquén, tant en raison de son importance spatiale, que des interrogations qu'il soulève.

Dans un paysage si caractéristique du Tage et de ses affluents, avec ses gorges étroites et encaissées, planté essentiellement de chênes verts et d'oliviers, la confluence des *ríos* Almonte et Tózo¹ dessine une plate-forme schisteuse dont les pentes abruptes sont couronnées par une longue enceinte étonnamment bien conservée.

Situé à 24 km à vol d'oiseau au nord-est de Trujillo, dans et sur la limite municipale de cette ville, ce site se trouve dans la *finca* d'Azuquén del Conde. L'emplacement de la fortification répond au toponyme moderne de La Villeta, dérivation de «Villavieja», appellation plus ancienne attestée dans les sources écrites au moins dès le XVI^e siècle et maintenue dans la tradition orale³.

Totalement à l'écart des voies des communications modernes, ces ruines monumentales et d'une importance spatiale peu commune (11 hectares) n'ont jamais bénéficié d'une étude attentive⁴. Mentionnées dans le *Dictionnaire Géographique* de P. Madoz⁵ paru en 1848, elles furent par la suite évoquées de façon aussi évasive qu'erronée par quelques auteurs⁶ voulant généralement y reconnaître le site de Zuferrola, château certes mentionné dans les documents

médiévaux⁷, mais qu'il faut en fin de compte localiser au sud de Trujillo, près de Zorita (province de Cáceres).

Le nom d'*Azuquén* a été identifié par M. Terrón Albarrán⁸ comme provenant de l'arabe *as-suq*, le marché (en espagnol *zoco*⁹). Son usage apparaît strictement limité à ce secteur et n'a pas d'autre occurrence en Estrémadure. De plus, il ne semble correspondre à aucun site mentionné dans les sources médiévales, arabes comme chrétiennes.

De fait, la perte probable de son toponyme ancien et l'apparente absence de toute référence historique posent un problème crucial d'interprétation.

Description du site

L'enceinte

Élément le plus spectaculaire à la fonction défensive manifeste, l'enceinte s'adapte avant tout à la topographie du terrain qui détermine sa forme si particulière. Installée au bord d'un escarpement dominant le confluent, elle se présente comme un polygone irrégulier de 1520 m de périmètre flanqué d'une quinzaine de tours plus ou moins bien conservées et positionnées à intervalles irréguliers. Celles-ci viennent renforcer en priorité des angles saillants. La plupart¹⁰ sont de faible saillie et adoptent un plan quadrangulaire aux dimensions relativement égales, en moyenne un peu plus de 2 m de côté sur 3, 40 m de façade. La tour T.1, la seule conservée sur une hauteur de 4 m environ, montre un léger fruit qui peut se justifier pour des raisons techniques et stratégiques. D'autres tours¹¹, aux dimensions nettement supérieures (de 5, 20 m à plus de 8 m de côté) et de plans moins homogènes, se dressent sur des

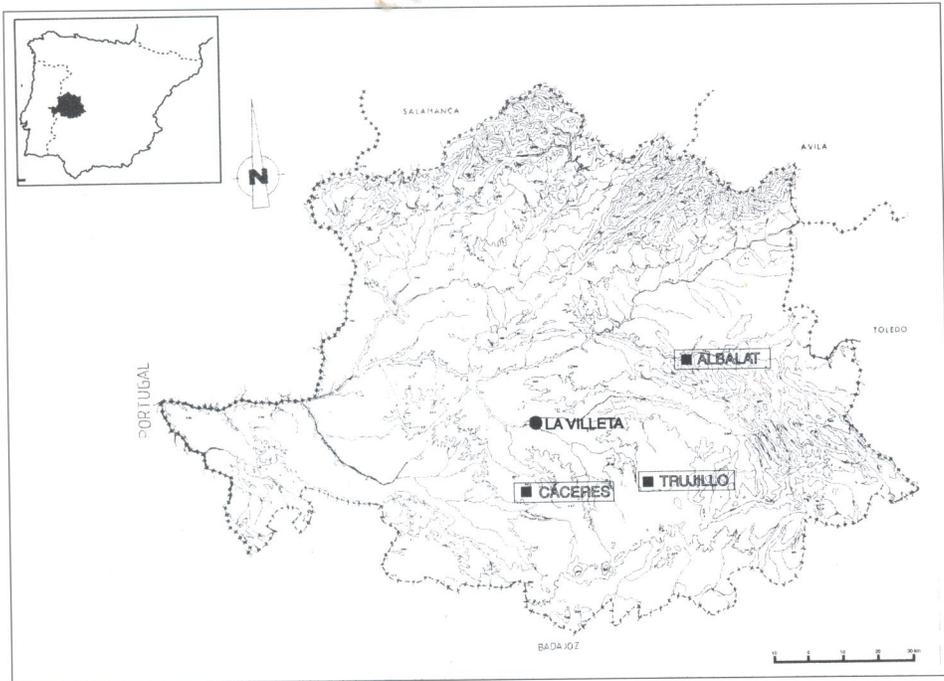


Fig. 1.
Province de Cáceres.
Localisation
de La Villeta, d'Albalat, Trujillo
et Cáceres.
(Fond de carte
au 1/1.000.000
Antonio Gonzalez Cordero)

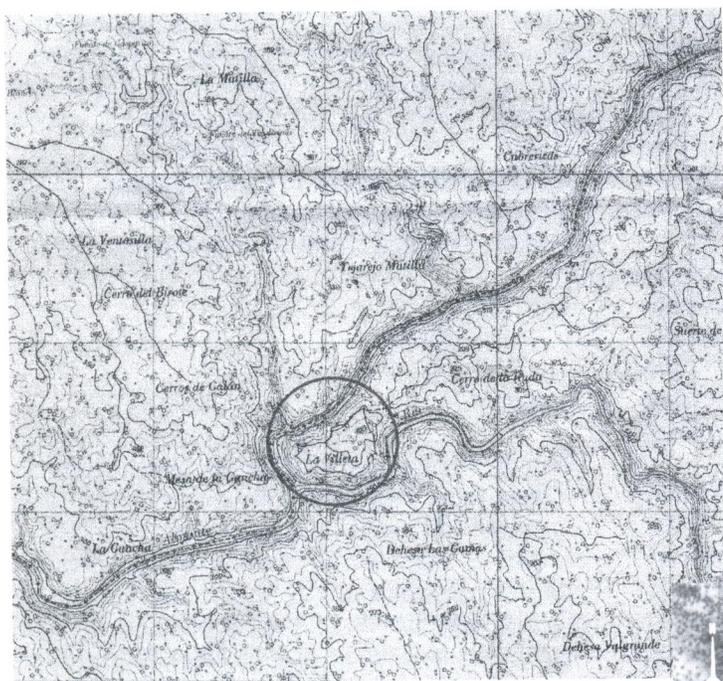


Fig. 2. Localisation sur fond de plan 1/25.000

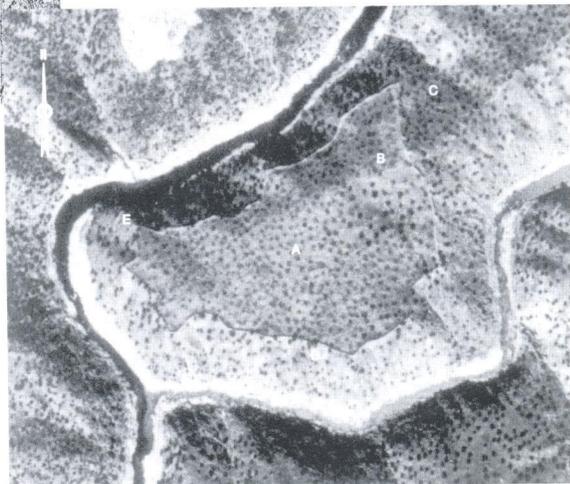


Fig. 3.
Vue aérienne du site de La Villeta (vol de 1956).
Localisation des différents secteurs.
A: zone d'habitat intra-muros, B: zone de l'acropole,
C: nécropole, E: chemin taillé dans la roche

points p
sur le fr
L'ense
extrême
hasard.
tours T.
sur un
té) du t
polygon
et apte
indique
entre la
culière
ne prés
faite: m
la mur
néité d
tion ou
étant c
alors y
nique
en pér
lité d'
d'une
D'au
servée
teur m
invari
moder
rieur
lorsqu
locali
l'entr
initial

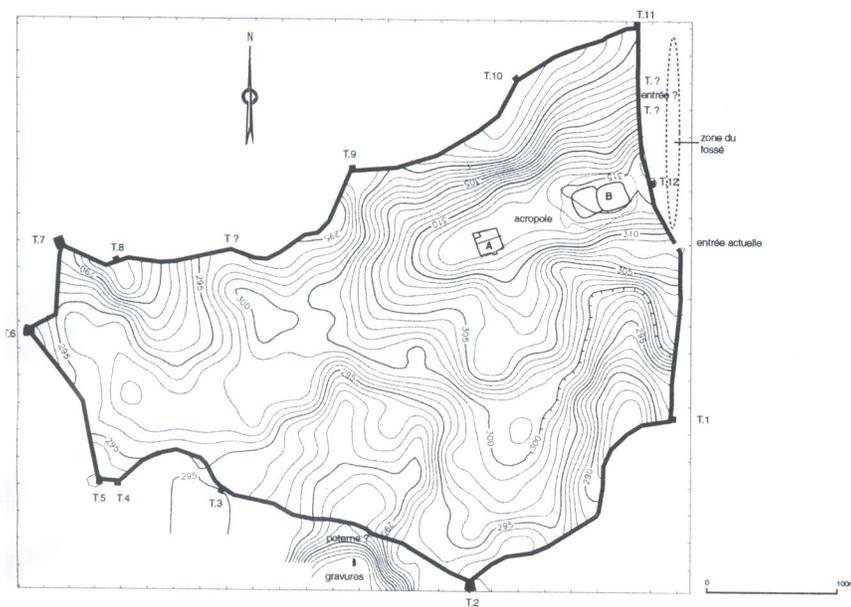


Fig. 4.

Relevé topographique
du site de La Villeta
(Dominique Guimard, A.F.A.N.
& Sophie Gilotte, EHEH)

points plus sensibles ou plus exposés, notamment sur le front ouest transformé en véritable bastion.

L'ensemble reflète un programme de construction extrêmement bien réfléchi, où rien n'est laissé au hasard. Ainsi, l'implantation très rapprochée des tours T.5 et T.6 sur la pointe sud-ouest permet d'assurer un contrôle visuel complémentaire (mais limité) du terrain et des rives voisines. La tour T.2, à bec polygonal, est quant à elle particulièrement massive et apte à surveiller la muraille, bien que rien n'y indique un point plus vulnérable. La relation établie entre la courtine et les tours se manifeste tout particulièrement dans le cas de la tour T.1. Cette dernière ne présente un chaînage de pierres qu'à sa base et au faite: ni tout à fait accolée, ni totalement prise dans la muraille, elle soulève le problème de la simultanéité des constructions. Une éventuelle reconstruction ou un réaménagement paraissent peu probables étant donnée l'homogénéité des ouvrages. Doit-on alors y reconnaître l'adoption d'un choix architectural particulier, un chaînage partiel ne mettant pas en péril la totalité de la construction dans l'éventualité d'une destruction, ou, plus simplement, le signe d'une réalisation rapide?

D'autre part, la courtine est très inégalement préservée, même si certains tronçons atteignent une hauteur maximale de 4,50 m. L'épaisseur des murs est invariablement de 2,20 m. La présence d'un enclos moderne, occultant par endroits le parement intérieur de la muraille et venant même la remplacer lorsque cette dernière disparaît, ne facilite pas la localisation des portes. En effet, il semble bien que l'entrée actuelle ne corresponde pas à une ouverture initiale. La porte principale serait à chercher un peu

tence d'une porte ou d'une poterne peut-être en relation avec les gravures rupestres¹².

La muraille est également percée de petites ouvertures aux dimensions maximales de 0,40 m x 0,50 m. Ces aménagements destinés à l'évacuation des eaux devaient être associés à des égouts ou à des canalisations ouvertes non repérés au cours de la prospection.

L'ensemble de la construction est en schiste, pierre locale extraite sur place. L'ouvrage s'appuie directement sur la roche-mère et n'emploie pour tout liant qu'un simple mélange à base de terre. Les murs consistent en deux parements relativement soignés de blocs dégrossis disposés en carreaux et boutisses, assurant de la sorte une bonne stabilité avec le blocage intérieur constitué de pierres et de terre. Cet appareil de taille moyenne s'accompagne d'un emploi ponctuel d'*opus spicatum* (visible tant sur le parement extérieur qu'intérieur), ainsi que de lignes de constructions qui scandent en minces rainures horizontales la courtine. L'un et l'autre éléments, outre une dimension esthétique peu certaine, permettent d'assurer l'horizontalité des assises et trouvent des comparaisons dans les forteresses voisines de la ligne du Tage. On songera plus spécifiquement aux enceintes de El Castro, El Marco et à la première phase constructive de Majādat al-Balāt¹³. Néanmoins, ces rainures de 10 cm de hauteur par 10 cm de profondeur sont d'une interprétation peu aisée. Certes, elles correspondent aux niveaux d'encastres des clefs, nous renseignant par là même sur l'existence d'un échafaudage encastré durant l'édification de la muraille. Certaines pièces de bois ont d'ailleurs été laissées en place après avoir été sciées

plus au nord, sur le même front; c'est d'ailleurs le seul qui n'étant pas bordé d'un cours d'eau, se trouve partiellement protégé par un fossé. L'entrée devait vraisemblablement se situer dans une dépression flanquée de deux tours permettant une surveillance optimale. Le même schéma se répète dans le secteur sud, où une nouvelle dépression du terrain et l'absence de tout vestige de muraille permettent de restituer l'exis-



III. 1. Vue de la courtine sud-est et de la tour T.1.



III. 3. Tombe marquée par des cippes dressés aux angles.



III. 2. Détail de l'appareil sur le front nord-est



III. 4. Gravures d'« alquerque de nueve ».

au nu du mur. Les trous des clefs sont placés à intervalles irréguliers, relativement peu rapprochés allant de 0,80 m à 1,60 m. La hauteur de travail entre chaque ligne d'encastrement varie de 0,90 m à 1,40 m.

Zone intra-muros

Par ailleurs, cette forte muraille délimite un vaste espace de 11 hectares, dont le terrain accidenté et malmené par les activités pastorales laisse cependant deviner les vestiges de nombreuses structures pour la plupart conservées sous forme de monticules.

S'il n'est possible en l'absence de fouilles d'en apprécier véritablement l'organisation, on peut néanmoins discerner deux secteurs: les zones sud et ouest présentent une forte concentration d'habitats (vraisemblablement constitués de pièces rectangulaires¹⁴ distribuées autour d'un espace central) où l'on trouve de nouveau l'utilisation de l'*opus spicatum*. En revanche, le nord-est est occupé par une sorte d'acropole naturelle (315m) sur laquelle se

sont installés deux grands ensembles rectangulaires orientés nord-ouest sud-est. Le premier (A), très ruiné, comprend deux grands rectangles accolés. Le second (B) présente sur son côté sud une entrée flanquée d'un contrefort peu saillant d'un peu plus de 3m de long. Cette construction, d'environ 17,50 m sur 20 m, est divisée dans toute sa longueur par un mur intérieur. L'angle nord-ouest montre une petite structure appareillée que l'on a pu identifier comme étant un point d'eau, peut-être une citerne... Quoi qu'il en soit, l'emplacement sur une hauteur dominante et les grandes dimensions adoptées confèrent à ces deux édifices un statut distinct du simple habitat.

Zone extra-muros

Si l'habitat ne semble pas avoir franchi les limites de l'enceinte, la nécropole est quant à elle établie *extra-muros*, à moins de 200 m de la muraille. Son extension totale est difficilement appréciable en raison de la destruction des sépultures. Les tombes, orientées NE-SO, étaient signalées par des cippes, simples pierres peu dégrossies et anépigraphiques dressées aux angles.

Ce type
dane et to
res de Va
d'un parti
pe ethnique

Un peu
rocheuse s
tionnelle
type «alq
dans la P
ne¹⁸ sont
islamique
Mértola¹⁹

On pou
min en pa
la tour T.

Le matéri

Le ma
consiste
bien qu'i
lithique.
gravés s
connotat
sent un c
ble à un
un demi-
du règne
constitue

En revan
abondan
humaine

De faç
cuites ;
et inclus
peint ou
La faible
pas d'ét
cative. I
(*jaritas*,
motifs e
mètre a
sponder
bols à f
matérie
product
tuiles a
tent d'a

Tout a
chronol

– Un
ens
eng
part
fon

Ce type de tombes, répandues dans la région tolédane et tout particulièrement dans les deux cimetières de Vascos¹⁵, tendrait à démontrer l'existence d'un particularisme régional peut-être lié à un groupe ethnique¹⁶.

Un peu plus loin sur le versant sud, une table rocheuse surplombant le río Tozo présente une exceptionnelle concentration de gravures rupestres¹⁷. De type «*alquerque de nueve*», ces jeux documentés dans la Péninsule Ibérique depuis l'époque romaine¹⁸ sont bien répertoriés dans des sites médiévaux islamiques, tels que Madīnat al-Zahrā', Vascos ou Mértola¹⁹.

On pourra enfin mentionner l'existence d'un chemin en partie taillé dans la roche qui descend depuis la tour T.8 jusqu'à la confluence des cours d'eau.

Le matériel archéologique

Le matériel archéologique ramassé en surface²⁰ consiste essentiellement en de la céramique tournée, bien qu'il faille mentionner l'existence d'un matériel lithique. Des meules à bras, des jeux de type «*awalé*» gravés sur des plaquettes de schiste, un pilon à connotation phallique, ainsi qu'une masse, composent un ensemble hétérogène difficilement attribuable à un contexte social ou chronologique. De même, un demi-dirham²¹ d'époque émirale datant de la fin du règne d'al-Ḥakam I ou de celui d'Abd al-Raḥmān II constitue le seul élément monétaire connu à ce jour. En revanche, si la céramique est relativement peu abondante, elle permet d'attester une occupation humaine entre les IX^e-X^e et XIII^e siècles.

De façon générale, les pâtes sont grossières et mal cuites ; elles comportent de nombreux dégraissants et inclusions, tandis que le décor, qu'il soit incisé, peint ou glaçuré, est quantitativement minoritaire. La faible quantité de formes «*complètes*» ne permet pas d'établir pour le moment une typologie significative. Les formes fermées se résument à des jarres (*jaritas*, *tinajas*) ornées de cordons digités ou de motifs estampés, ainsi qu'à de petites marmites (diamètre au col: 16 cm). Les formes ouvertes correspondent à des bassins aux bords éversés et à des bols à fonds plats. Caractéristique du milieu rural, ce matériel comporte visiblement une bonne part de production locale, du moins en ce qui concerne les tuiles au décor digité. Des gisements d'argile existent d'ailleurs aux alentours du río Almonte.

Tout au plus peut-on proposer trois grands groupes chronologiques:

- Une première phase est documentée par un ensemble de tessons au décor peint en blanc sur engobe²². De larges traits verticaux viennent particulièrement souligner les panses de bols à fonds plats, et plus rarement les anses et les lèv-

res. S'ajoutent à cela des fragments décorés d'ondes incisées au peigne.

- Les X^e-XI^e siècles sont illustrés, entre autres éléments, par quelques tessons aux glaçures vert manganèse (bioxyde de manganèse et oxyde de fer) et miel (oxyde de fer). Sont particulièrement notables un petit fragment de panse au décor gougé et un fragment de lampe à huile (*candil de pico*) à pâte claire orné de glaçure vert olive²³.
- Une phase plus tardive (fin XII^e-XIII^e siècle) est représentée par un tesson de jarre au décor estampé à petite matrice sur engobe rouge. Ses motifs végétaux organisés en registres superposés sont des stéréotypes que l'on retrouve fréquemment sur les jarres almohades du Maghreb et d'al-Andalus.

Interprétation chronologique

Aborder la chronologie du site demanderait de réfléchir en termes de fondation, d'occupation et d'abandon. Premier élément de datation, la céramique demande cependant à être maniée avec prudence. Elle définit une large fourchette d'occupation allant du IX^e-X^e au XIII^e siècle, dans laquelle le matériel datable du X^e-XI^e siècle semble occuper une place prépondérante.

Ce fait trouve confirmation dans les résultats d'analyses d'un échantillon de boulin prélevé dans la construction de l'enceinte. Après définition de l'essence²⁴ indiquant qu'il s'agit d'un *quercus semper virens* (chêne à feuilles persistantes) et donc très probablement de chêne vert, toujours présent dans le peuplement actuel de la zone, les analyses par radiocarbone²⁵ donne un âge calibré situé entre 899 et 1022 de notre ère. À l'intérieur de cet intervalle de confiance des pics précisent les dates les plus probables qui sont, en l'occurrence, 995, 1015, 905 et 965. En admettant qu'il n'existe pas un décalage trop important entre la mort de l'arbre (son abattage) daté par le 14C et son utilisation dans la construction de la muraille, on voit se profiler une nette tendance vers la fin du Xe siècle-premier quart du XI^e siècle.

Cependant, il faut envisager que la fondation du site ne coïncide pas nécessairement avec la construction de l'enceinte, qui ne serait somme toute que l'expression monumentale d'une étape plus importante de la vie du site (démographique, économique, politique ou administrative). Enceinte et structures présentent une technique de construction homogène qui plaide en faveur leur contemporanéité.

La possibilité d'une réoccupation d'un site plus ancien ne doit pas être totalement écartée. L'hypothèse d'une phase protohistorique avancée par certains²⁶, quoique non évidente, reste concevable en

raison de la forte concentration de sites de l'âge du fer dans ce secteur. De plus, la découverte d'au moins sept autels votifs et funéraires dans le lit du Tozo, en contrebas du site, signale qu'une occupation romaine devait exister dans la zone, sans qu'il soit pour autant possible de la localiser précisément ou d'en définir la teneur²⁷ (habitat, sanctuaire, etc.). Il n'est d'ailleurs pas exclu que les quelques blocs de granite qui apparaissent de façon éparse sur le site (une assise nord-est de la muraille, secteur de la structure B) soient du matériel de réemploi romain.

Du reste, la chronologie toute relative du cadre médiéval demeure somme toute peu assurée, puisqu'on ne sait quelle crédibilité accorder aux «extrêmes»: la monnaie émirate représente-elle le *terminus post quem* et la céramique almohade le *terminus ante quem* de l'occupation musulmane? Une telle étude de surface ne permettant pas de différencier la part d'un éventuel matériel résiduel, on se gardera bien de toutes interprétations hâtives. Il faut avouer notre complète ignorance sur la nature d'une possible occupation émirate, antérieure aux structures datées (habitat ouvert, première enceinte?). En revanche, on peut envisager une première phase d'abandon ou de déclin au cours du XI^e siècle, éventuellement suivie d'un abandon définitif vers la fin du XII^e ou début XIII^e siècle, durant la période de la reconquête qui s'achève dans les années 1230-1232. Cependant, le fait que l'enceinte ne montre pas de trace de destruction semble indiquer que le site aurait été abandonné avant la reconquête définitive. Loin des champs de batailles et des enjeux stratégiques de la reconquête, il ne fut de même jamais intégré à la politique de repeuplement.

Interprétation fonctionnelle

Un tel établissement soulève des problèmes d'identification et d'interprétation auxquels il serait illusoire de vouloir apporter dès à présent des réponses définitives. Alors que son importance spatiale l'élève au rang d'une petite agglomération urbaine (Vascos couvre 8 hectares et Lisbonne 11 à la même époque), son implantation dans un lieu écarté et naturellement protégé l'apparente à une forteresse rurale. Sa position non dominante, au contrôle visuel forcément limité, contraste avec le déploiement d'une stratégie défensive élaborée, traduite par des éléments architectoniques bien adaptés au terrain.

En effet, rien à première vue ne saurait justifier l'implantation de ce site aux caractéristiques défensives exacerbées dans un lieu si reculé. Certes, cette notion d'isolement peut être nuancée: sans aller jusqu'à considérer les cours d'eau comme de véritables voies de communication, le río Almonte était peut-

être navigable durant certaines périodes de l'année pour une embarcation légère. De même, l'existence de gués encore visibles sur les cartes actuelles incite à les relier à des chemins en partie disparus. Effectivement, le tronçon taillé dans la roche (déjà cité) nous conduit au gué principal qui se situe au niveau de l'embouchure du Tozo. Il doit être relié au *camino de Monroy*, qui comme son nom l'indique, se dirigeait vers la localité éponyme. Ce chemin apparaît sur un extrait de plan cadastral²⁸ du *término municipal* de Trujillo au côté du *camino de la cuerda*. Ce dernier rejoignait plus bas une *cañada real* reliant Cáceres et Albalat via Jaraicejo. Ce site n'étant desservi que par des chemins secondaires, non indispensables au bon fonctionnement du réseau de communications régionales, on comprend qu'il ait facilement pu être abandonné de façon définitive.

Propositions d'identification

Enfin, sa situation à mi-chemin entre Cáceres (Hişn Qaşr Aş) et Albalat (Majādat al-Balāt) en fait une localisation possible de la ville berbère de Miknāsa.

On sait que cette tribu des Miknāsa du clan des Barānis a donné son nom à au moins deux villes d'al-Andalus: la première est située sans ambiguïté par al-Zuhrī²⁹ au bord de l'Èbre, non loin de Tudela, tandis que son homonyme, que l'on sait être en Estrémadure, n'a jamais été localisée avec certitude. Cette «Miknāsa» a d'ailleurs engendré de nombreuses controverses, et fut tantôt placée dans l'actuelle province de Badajoz³⁰ par exemple sur le site de *Cogolludo-Lacimurga* ou dans la ville de Zalamea, tantôt en divers endroits de la rive droite du Tage³¹. Seuls É. Lévi-Provençal³² et M. Terrón Albarrán³³ proposèrent de la situer au nord-ouest de Trujillo sans pouvoir cependant s'appuyer sur aucun indice archéologique. En effet, la variété des hypothèses énoncées tient spécialement à l'ambiguïté, voire la contradiction, des sources historiques: les itinéraires d'Ibn Hawqal³⁴ et d'al-Iḍrīsī³⁵ situent la ville de Miknāsa à environ deux journées de Cáceres et autant d'Albalat, ce qui correspondrait précisément à la localisation de La Villeta.

Les mentions d'al-Muqaddasī sont quant à elles plus confuses et se prêtent à diverses interprétations. De même, Miknāsa est placée de façon récurrente à quatre journées de Cordoue et parfois à deux d'Albalat par Ibn Ḥayyān³⁶, et al-Iṣṭahṛī. Seul Yāqūt³⁷ précise qu'il s'agit d'un *hişn* situé dans le district de Mérida. Des passages du *Muqtabis V* relatant des événements des années 915-916 ap J. C.³⁸ situent clairement la ville et le territoire de Miknāsa qualifié alors de *al-aşnām* dans la vallée du

Guadiana³⁹. L'hypothèse consistant à identifier le site de la Villeta à Miknāsa, si elle reste séduisante, ne semble pas résister aux confrontations textuelles. Ou alors, pourrait-on imaginer deux sites homonymes qui, s'ils sont trop éloignés l'un de l'autre pour que la répétition d'un toponyme soit facilement explicable, se situent cependant dans une zone restreinte et fortement peuplée de berbères Miknāsa?

Quoi qu'il en soit, cette forteresse servait sans aucun doute tant de protection à sa population (et à sa zone d'influence ou d'exploitation?) que de défense avancée à la proche ville de Trujillo. Il reste à essayer de déterminer les limites de son propre territoire, tâche rendue difficile par l'absence de toute documentation sur l'organisation alors en vigueur. Le découpage administratif actuel, adopté après la reconquête⁴⁰, ne respecte pas forcément les limites antérieures. À plus grande échelle, elle devait vraisemblablement s'intégrer à l'organisation et à la

défense de la région. Située en effet dans une zone-tampon, véritable marche frontière hautement stratégique sous le règne d'Abd al-Rahmān I comme sous les Almohades, elle devait renforcer la ligne du Tage au même titre que les forteresses califales⁴¹ déjà connues d'Albalat, Alija, Espejel, Castros, etc. À moins que la disproportion ou le décalage existants entre son système défensif et son implantation isolée ne conduisent à n'y voir qu'une construction étatique, symbole du pouvoir.

*
* *

Des remerciements doivent être tout spécialement adressés à Juan Luis Delgado, Manolo Rubio et Vicente Pastor pour m'avoir fait découvrir ce site, ainsi qu'à Alberto Canto pour l'étude numismatique, Philippe Poirier pour l'analyse anthracologique et à Christine Oberlin pour la datation au C14 effectuée dans des délais exceptionnels.

NOTES

- ¹ Feuille IGN 1/25 000 n°679-I. Municipale de Trujillo. N: 39° 36' 05'' O: 6° 06' 019''. Alt.: 290-315m
- ² Le toponyme d'Azuquén de Villavieja apparaît dans la liste des biens du majorat fondé par Hernando et Francisca Pizarro Yupanqui en 1537 (Archivo de Protocolos, Archivos Municipales de Trujillo). Information tirée de la thèse de G. Salinero, soutenue le 20 janvier 2000 à l'E.H.E.S.S de Paris.
- ³ La tradition orale conserve le nom de «Villavieja», mais l'on préférera l'usage du toponyme de «La Villeta» afin d'éviter toute confusion avec le site déjà connu de Villaviejas del Tamuja (Botija, province de Cáceres).
- ⁴ Le site de La Villeta est inscrit dans la carte archéologique du service archéologique de la Junta de Extremadura. Rapport de F. Valdés Fernández daté de 1992.
- ⁵ P. Madoz, *Diccionario Geográfico-Estadístico-Histórico de España y sus Posesiones de Ultramar*, t.15, Madrid, 1849, p. 170.
- ⁶ G. Velo y Nieto, *Castillos de Extremadura*, Madrid, 1968, p. 674. A. J. Corrales Gaitan, *Aproximación a los tesoros escondidos en las provincias de Cáceres y Badajoz*, Cáceres, 1995, p. 48-49. P. Hurtado, *Castillos, torres y casas fuertes de la provincia de Cáceres*, Cáceres, 1927, p. 325-326. C. Naranjo Alonso, *Trujillo y su tierra*, Trujillo, rééd. 1983, p. 63.
- ⁷ J. González, *El reino de Castilla en la época de Alfonso VIII*, 3 t., Madrid, 1960. Documents n° 324 et n° 641 (concessions du 15/VIII/1187 de Don Pedro Fernández à l'Ordre de Santiago et du 6/III/1195 d'Alphonse VIII à l'Ordre de Trujillo). Voir aussi: M. A. Sánchez Rubio, *Documentación medieval. Archivo municipal de Trujillo (1256-1516)* t.1, «El Brocense», Cáceres, 1992, p. 36 n°10, AMT. Leg. 1.1

- n°9. fols 25r-26r et p. 46 n°26 AMT leg. 1.1, n°20 fols 53r-54v. *Interrogatorio de la Real Audiencia. Extremadura a finales de los tiempos modernos. Partido de Trujillo*, t.II, ed. Asamblea de Extremadura, 1996, Zorita n°50-52 et 56, 2/4/1791.
- ⁸ M. Terrón Albarrán, *El solar de los Aftásidas. Aportación temática al estudio del reino moro de Badajoz*. s. XI, Badajoz, 1971, p. 672: inventaire des toponymes d'origine arabe dressé à partir des cartes IGN 1/50 000.
- ⁹ F. Corriente, *Diccionario de arabismos y voces afines en iberromances*, Madrid, 1999, p. 90. Ici la terminaison en «en» pourrait être la marque d'un duel.
- ¹⁰ Tours n° 1, 3, 4, 5, 9, 10, 11.
- ¹¹ Tours n° 2, 6, 7 et 12.
- ¹² Localisées sur la photographie aérienne ainsi que sur le plan topographique. Se reporter à «zone extra-muros».
- ¹³ On songe à Albalat pour la construction en schiste et l'emploi très ponctuel de l'*opus spicatum*; El Castro pour la présence de rainures, bien visibles sur les parements internes et externes. S. Martínez Lillo, L. Serrano-Piedecasas Fernández, «El poblamiento andalusí en al-Ṭagr al-Awsat (Marca media), El mundo omeya», *Castillos y territorios en Al-Andalus*, A. Malpica ed., Grenade, 1998, p. 80-85 et 97-101. D'autres cas d'utilisation de ces rainures sont apparus dans un contexte géographique et chronologique totalement différent. Sans y voir un parallèle autre que formel, il est cependant intéressant de se reporter à la phase 3 de la fortification de Ullastret (Gérone, Catalogne) datée de l'Ibérique Moderne: P. Moret, *Les fortifications ibériques de la fin de l'âge du Bronze à la conquête romaine*, coll. de la Casa de Velásquez, 56, Madrid, 1996, p. 96-97.

- ¹⁴ Module rectangulaire d'environ 6,70 m de long sur 4 m de large : épaisseur des murs: 0, 60 m .
- ¹⁵ R. Izquierdo Benito, «Los cementerios de la ciudad hispanomusulmana de Vascos», *Actas del III Congreso de Arqueología Medieval Española*, II, 1992, p. 391-396.
- ¹⁶ *Ibid.*
- ¹⁷ M. de Alvarado Gonzálo, A. González Cordero, «Pinturas y grabados rupestres en la provincia de Cáceres. Estado de la investigación», *Extremadura Arqueológica*, II, 1991, p. 139-156. A. González Cordero, «Los grabados de tradición lúdica en Extremadura (España)», *Actas do 3.º Congresso de Arqueologia Peninsular*, vol. IV, Porto, ADECAP, 2000, pp. 529-540.
- ¹⁸ F. Fernández Gómez, «Alquerque de nueve y tres en raya. Juegos romanos documentados en Mulva (Sevilla)», *Revista de Arqueología*, 193, 1997, p. 26-35.
- ¹⁹ B. Pavón Maldonado, «Miscelánea de arte y arqueología hispanomusulmana», I, *Al-Qanṭara*, I, 1980, p. 385-417, voir p. 390. Y. Cosín Corral, C. García Aparicio, «Alquerque, mancala y dados. Juegos musulmanes en la ciudad de Vascos», *Revista de Arqueología*, 201, 1998, p. 38-47. S. Macías, *Mértola islámica. Estudio histórico-arqueológico do Bairro da Alcáçova (s. XII-XIII)*, Mértola, Campo Arqueológico de Mértola, 1996, p. 92 fig.37.
- ²⁰ Une partie du matériel archéologique a été ramassé en 1973 par M. Rubio Andrada, puis durant l'automne 1999.
- ²¹ Collection particulière. A. Vives y Escudero, *Monedas de las dinastías arábigas-españolas*, Madrid, 1998. Les particularités stylistiques de ce demi-dirham (décor de point et rosette) offrent un parallèle possible avec le Vives n° 101 (197 H). Il date soit de la fin du VIII^e ou début du IX^e siècle (règnes d'al-Ḥakam I ou d'Abd al-Raḥmān II). Iconographie facilitée par A. González Cordero et étude numismatique d'Alberto Canto, Universidad Autónoma de Madrid.
- ²² Bien répertorié à Alcuéscar et dans le Ḡharb al-Andalus, voir L. Caballero Zoreda y F. Saéz Lara, «La iglesia Mozárabe de Santa Lucía del Trampal Alcuéscar (Cáceres). Arqueología y Arquitectura», *Memorias de Arqueología Extremeña*, 2, Mérida, 1999.
- ²³ M. Retuerce Velasco, *La cerámica andalusí de la Meseta*, Madrid, 1998, type P. 01.D.
- ²⁴ Analyses anthracologiques effectuées à l'Université de Montpellier, UMR 5059 CNRS, «Paléoenvironnements, anthracologie et action de l'homme» par J-F. Terral (carbonisation d'une partie du prélèvement) et P. Poirier (examen au microscope à réflexion). La famille du *quercus semper virens* inclut le chêne vert, le chêne-liège et le chêne kermès.
- ²⁵ CDRC, Centre de Datation par le Radiocarbène, Université Claude Bernard Lyon I. Numéro de comptage: Ly-9814.
- ²⁶ A. Ma Martín Bravo, *Los orígenes de Lusitania. El I Milenio A.C. en la Alta Extremadura*, Real Academia de la Historia, Madrid, 1999.
- ²⁷ R. Hurtado de San Antonio, *Corpus Provincial de Inscripciones Latinas*, Cáceres, 1977, n° 729. A. Naharro Riera, «Dos nuevos epígrafes romanos», *Diario Extremadura*, 17/05/1974, p. 4. M. Beltrán Lloris, «Aportaciones a la epigrafía y arqueología romana de Cáceres», *Cæsarar Augusta*, 39-40, Zaragoza, 1975-76, n° 27 fig. 23, n° 59 fig. 52, n° 60 fig. 53, n° 61.
- ²⁸ Fin du XIX^e s, non daté. Archives de la Mairie de Trujillo.
- ²⁹ *El mundo en el siglo XII. El tratado de al-Zuhrī*, traduction de D. Bramón, Barcelona, 1991, p. 144 et 245.
- ³⁰ F. Hernández Jiménez, «La Kūra de Mérida en el siglo X», *Al-Andalus*, XXV, 1960, p. 349-355. M. A Pérez Álvarez, *Fuentes árabes de Extremadura*, Universidad de Extremadura, Cáceres, 1992. Ma. A. Pérez Álvarez, J. Gil Montes, «Miknāsāt al-Asnam: una ciudad bereber perdida en la comarca de la Serena», *Revista de Estudios Comarcales (La Serena, Vegas Altas y Montes del Guadiana)*, 2, 1990, p. 85-91.
- ³¹ E. Saavedra, «La geografía de Idrisi», *Boletín de la Sociedad Geográfica de Madrid*, XIV, 1883, p. 89. P. Hurtado, *op. cit.*, p. 239. C. Callejo Serrano, *Apuntes sobre la situación de la ciudad de Miknasa, en la Extremadura árabe*, Diputación Provincial de Badajoz, Badajoz, 1972 (tiré en 20 exemplaires).
- ³² É. Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, t. III, Paris, 1953.
- ³³ M. Terrón Albarrán, 1971, *op. cit.* p. 375-393. Hypothèse sérieusement remise en cause dans son dernier ouvrage, *Extremadura musulmana*, Badajoz, 1998.
- ³⁴ Ibn Ḥawqal, *Configuration de la terre (Kitāb sūrat al-Arḍ)*, trad. J.H. Kramer et G. Wiet, Paris, 1964, tome I, p. 104 et 114. Ibn Ḥawqal, *Opus geographicum (Kitāb sūrat al-Arḍ)*, ed. par J. H. Kramers, E. J Brill, 3e édition, 1967, p. 116.
- ³⁵ *Idrīsī. La première géographie de l'Occident*, présentation par H. Bresc et A. Nef, Paris, 1999, p. 270.
- ³⁶ Ibn Ḥayyān, *Crónica del califa 'Abdarrāḥmān III an-Naṣir entre los años 912 y 942 (al-Muqtabis V)*, trad., notas por Ma. J. Viguera y F. Corriente, Textos Medievales 54, Zaragoza, 1981.
- ³⁷ G. 'Abd al-Karīm, «La España musulmana en la obra de Yāqūt (s. XII-XIII), repertorio enciclopédico de ciudades, castillos y lugares de España», *Cuadernos de Historia del Islam*, 6, 1974.
- ³⁸ Récits des rivalités entre ibn Marwān al-Ḡillīqī, seigneur de Badajoz et Sa'īd b. Mālik Ḥafsūn seigneur de Beja, et récit de l'expédition d'Ordoño II dans le secteur de Mérida.
- ³⁹ On se reportera à l'analyse de E. Manzano Moreno, *La frontera de al-Andalus en época de los omeyas*, CSIC, Madrid, 1991, p. 182-183.
- ⁴⁰ C. Fernández-Daza Alvear, *La ciudad de Trujillo y su tierra en la baja edad media*, Universidad Complutense, Madrid, 1991, p. 147.
- ⁴¹ S. Martínez Lillo, L. Serrano-Piedecabras Fernández, 1998, *op. cit.*, p. 71-115. F. Jiménez de Gregorio, «Fortalezas musulmanas de la línea del Tajo», *Al-Andalus*, 19, 1954, p. 410-420.